

Témoignage d'August Berthold Kreiner

Trélon, le 11 mai 1917

[...]

mais après trois jours, on a été amenés ici et on a rejoint la compagnie dans une grande galerie, où tout un bataillon pouvait tenir. Beaucoup de camarades y reposent maintenant, morts. Pour vous représenter la galerie, imaginez un passage dans la montagne. De haut en bas, au plafond, des poutres et des planches. Pas droit, un peu courbé vers l'intérieur de la colline. D'un côté, le passage pour marcher, de l'autre côté les lits, trois l'un sur l'autre. A à peu près 50 m de l'avant, à droite et à gauche, des sorties de secours. Dans la galerie, il y avait une zone froide, une zone tempérée et une zone chaude. Dès qu'on arrivait au milieu, on ressentait la chaleur. Il était impossible d'y rester sans enlever son veston, la plupart des hommes avaient même retiré leur chemise. Notre compagnie est arrivée dans cet endroit et il y avait cet air qui donnait envie de vomir. Une mèche de bougie ne pouvait pas brûler. Il y avait quelques lampes à carbure et on devait les allumer à l'avant, là où l'atmosphère était différente, parce même les allumettes ne s'enflammaient pas. C'était lamentable, plutôt être dans une porcherie que là. [...]

Le 4e matin à 2h, on a été à nouveau relevés. Retournés dans notre trou. Le soir, la 11e compagnie devait à nouveau aller en avant, mais on n'a pas pu obéir. Les Français avaient détruit l'entrée et on ne pouvait plus sortir. Il y avait bien 400 hommes là-dedans. A l'intérieur, à l'entrée, il y avait un tas de munitions qui a commencé à prendre feu. Les fusées éclairantes contenaient du gaz assez empoisonné. On a tout de suite construit trois barricades pour que les gaz ne puissent pas pénétrer plus loin dans la galerie. La dernière barricade a dû être montée derrière les sorties de secours. Et là, on s'est retrouvés entre la vie et la mort. J'ajoute qu'on a dû mettre nos vestons, nos manteaux et nos tentes sur la barricade. On croyait qu'on serait sauvés par ceux de l'extérieur. Mais non. Apparemment la puissance du feu les en empêchait. Imagine-toi, tant de monde sans air de l'extérieur. Il y avait bien un puits d'aération mais il avait été détruit aussi,

on a essayé de le déboucher, mais en vain. Un sergent qui y travaillait en est tombé et est mort de ses blessures le soir-même. Il était 10h du soir, et les plaintes ont commencé. On n'avait presque plus de carbure non plus. Bientôt sans éclairage. Un d'entre nous a demandé un crayon pour écrire encore une fois à son enfant, on lui a déconseillé. D'autres réclamaient de l'eau, du café, je ne pouvais plus le supporter. Un sergent était là aussi, il encourageait les hommes, disait qu'ils ne devaient pas désespérer. C'est au pire moment que l'aide de Dieu est la plus proche. Il était catholique et a commencé à réciter trois Notre Père. D'autres se sont tout de suite joints à lui. Je souffrais tellement et je pensais tellement à vous que je ne pouvais pas parler. J'ai braillé comme un enfant. Mais je n'ai jamais perdu espoir. Mais je dois aussi [ligne illisible] faire mes besoins et je suis allé vers l'arrière, là où la galerie s'interrompait, et ce fut ma chance. Je sentais à cet endroit un peu plus d'air. Je ne suis plus retourné à l'avant, je me suis couché, un sac de sable comme oreiller et j'ai attendu qu'on vienne. On en entendait déjà haleter et étouffer, d'autres criaient qu'on les tue, qu'on laisse passer le gaz, etc.

Ma chère Mélanie, vous savez bien ce qu'est la guerre, mais ce que la guerre raconte sur la vie et la mort, vous n'en avez aucune idée. Je me suis endormi, mais quand, je ne sais pas. Beaucoup se sont suicidés de désespoir. Quand je me suis réveillé, j'avais très soif, on entendait encore des cris « Apportez de l'eau, du café, est-ce que tu as des allumettes, est-ce que tu as une lampe de poche ». Où aller ? Il faisait partout noir comme dans un four. Je ne savais pas si j'étais loin devant ou loin derrière. J'ai mis du temps à reprendre mes esprits. Je me disais que si je voulais aller vers l'avant, je devais avoir les lits à ma droite, à ma gauche sur le mur étaient accrochés nos affaires, les sacs de pain, les gourdes, la vaisselle, etc. Je cherchais à attraper quelque chose à boire et j'ai rampé au-dessus des hommes, mais je ne me rendais pas encore bien compte qu'ils étaient morts. Un moment, on était quatre, où on était, je ne peux pas le dire, non cinq. Il y avait deux lance-mines, deux sergents et moi. Les lance-mines avaient travaillé sur un conduit d'aération. On avait de l'eau, du café et une bouteille de vin. L'air est aussi devenu meilleur, tant qu'on s'est dit qu'on pouvait supporter. Mais on ne pouvait pas rester là et on a avancé. Enfin, on a vu de la lumière. C'était la lueur d'une bougie. Si une flamme peut brûler, c'est que l'air doit entrer quelque part, on s'est dit. Avec cette petite lumière, on a continué et on a trouvé la sortie. A l'avant, les morts étaient couchés les uns sur les autres comme s'ils voulaient se pousser les uns les autres vers l'extérieur. Quand on a été

dehors, on nous a dit que le 111e régiment avait disparu et ils nous ont simplement faits nous asseoir. On a aussi appris avec étonnement qu'on était dimanche [le 6 mai] et qu'on avait dormi toute la journée du samedi. Je suis retourné deux fois dans le tunnel pour chercher mes affaires mais je ne les ai pas retrouvées et à chaque fois j'ai sorti des hommes. Il y en avait toujours encore à l'intérieur qui étaient vivants mais la troisième fois je n'ai plus osé parce que l'air était vraiment mauvais à l'intérieur. Un lance-mine est encore retourné vers l'arrière et a sauvé les derniers.

Ma chère Mélanie, est-ce que je ne peux pas parler de chance ? Oui, et les Français avaient attaqué le samedi, pris nos tranchées et étaient déjà passés au-dessus de la colline, là on aurait été perdu à coup sûr. La position est revenue entre nos mains mais au prix de beaucoup de pertes des deux côtés. Les combats sur le Winterberg durent déjà depuis le vendredi saint, ce que ça a déjà coûté comme vies.